

laisser leurs injustes acquéreurs dans une misère bien méritée et qui n'exalte la compassion de personne.

Mais il faut l'avouer, il en est quelques uns qui par faiblesse se laissent gagner et qui aiment à croire qu'en voyage l'engagement à la Tempérance n'oblige plus.

La Société de Montréal pour se fortifier elle-même contre les dangers de la réchute; et pour porter secours à ses frères de la campagne, fait chaque semaine à l'Eglise Cathédrale deux exercices de religion bien propres à remplir le cœur d'une noble ambition pour l'accomplissement des devoirs qu'elle s'est imposés de ne jamais user de liqueurs fortes.

Le premier de ces exercices est le chemin de la croix qui se fait à 7 heures du soir, tous les lundis. A cette heure tous les vaisseaux à vapeur sont rendus au Port et remplis de gens qui s'y logent pour ne pas mettre le pied à l'ambargo. Ils sont invités de venir au chemin de la Croix, afin d'y prier avec leurs frères de la ville, pour la persévérance qui peut seule conserver la belle œuvre de la Société. Le second est la messe tous les vendredis à 5 heures du matin. Une fois par mois elle se change en messe solennelle, la Relique de la vraie Croix y est toujours exposée, et l'on y fait des prières particulières pour le succès de la Société. Nos braves gens de la campagne y trouvent encore leurs frères de la ville disposés à prier avec eux, pour demander tous ensemble que leur Société ne périsse jamais; et quelle soit au contraire glorieuse et triomphante jusqu'à la fin des siècles.

(Communiqué.)

*Album Littéraire et Musical de la Minerve* (Liaison de Mars) publié par L'éditeur Dacremont, Bureau de la Minerve, N° 15, rue St. Vincent, Montréal.

Dans chacune de nos précédentes appréciations de l'*Album de la Minerve*, nous avons toujours continué par parler de la littérature. Cette fois, nous voulons, par courtoisie ou peut-être par fantaisie, donner le pas à la musique. Le morceau dont nous gratifions aujourd'hui l'*Album* est une romance qui a pour titre les deux acts suivants: "Les saisons." Les paroles sont de Pascal Ramé et la musique de Antoine Berthod. Des vers nous n'avons que peu de choses à dire: ils sont doux, ils sont gracieux, ils peignent bien les quatre époques de l'année. Quant à la partie musicale, nous n'entendons pas de décider si c'est bien ou si elle n'est propre qu'à égarer les oreilles, et en voici la raison. Au mois de mars dernier, nous nous sommes permis de blâmer sous le rapport musical le choix qui avait été fait pour l'*Album*, et nous avons fait attirer sur notre tête une vraie tempête. Or, comme nous ne voulions rien avoir à démêler avec les musiciens ou ceux qui s'ingénient à entendre quelque chose en musique, nous nous abstenions d'avoir de censurer la portion notée des Romances. Ça ne les empêchera pas pour cela d'être trouvées maussades, si elles le sont, et d'un autre côté ça épargnera à nos amis musiciens la peine d'user de représailles envers nous en quoi que ce soit.

De la suite de l'Histoire de Napoléon par Marc de St. Hilaire, nous ne pouvons que répéter ce que nous avons déjà dit: c'est intéressant, c'est instructif, c'est amusant. Nous disons la même chose de "La Hongrie," ce sont des pages historiques, qui doivent, par les sentiments qu'elles contiennent et par les faits qu'elles déroulent, nous faire sympathiser avec le peuple héroïque et religieux qui, à l'heure qu'il est, souffre encore tant de tortures de la part de ses ennemis qui le devraient être que ses protecteurs reconnaissants.

*Océlie* est une Chronique Flamande qui est empreinte de ce sentiment religieux si universellement répandu au moyen âge. On y voit ce que peut la foi et la piété, tandis que d'un autre côté on est plein d'admiration pour le repentir d'un grand coupable qui, loin de s'enfuir et de fuir contre les pensées de retour que lui accorde la providence, reconnaît humblement qu'il est un grand pécheur, et rentre dans une meilleure voie par le repentir et l'aveu sincère de ses crimes. *Océlie* est donc un chapitre que nous recommandons à l'attention des lecteurs de l'*Album*.

La suite d'*Une de perdue, deux de trouvées*, si longtemps attendue, se trouve dans la livraison dont nous parlons; mais il y en a trop peu pour que l'intérêt soit soutenu; il y en a à peine assez pour l'intelligence du sujet. G. B. nous y donne ce qu'il appelle des "Fragments du mémoire de M. Meunier." En toute sincérité, nous avouons que le ton qui régnait dans ce mémoire est plutôt celui d'une nouvelle écrite à temps perdu et pour l'amusement du lecteur que celui d'un mémoire d'ordre tombé d'un père à son fils. Il s'y trouve trop de détails mesquins pour que le naturel y soit conservé. D'ailleurs on y reconnaît encore un des grands défauts de G. B., l'absence que nous lui avons indiquée, et ce défaut c'est l'invraisemblance, c'est le surnaturel, le merveilleux outré. Et pour en finir, nous ne pouvons comprendre, dans les fragments que nous donne G. B., (si ce sont là les seuls fragments qu'il veuille nous donner) la cause pour laquelle le Père Meunier avait eue à son fils qu'il était son père. Car il avait beau avoir mal agi envers Alma. Meunier son épouse, il n'y avait pas de raisons de fuir croire à son fils qu'il était tout simplement son bienfaiteur. Cette dernière remarque nous la faisons, afin que si elle paraît bien fondée, G. B., puisse remédier à ce défaut dans la suite de son œuvre d'imagination. Ce sont là les reproches que nous avons à faire à celle partie d'*Une de perdue*. Nous ne dirons pas à l'auteur qu'il écrit avec facilité, qu'il fait ses descriptions avec goût, que ses récits sont soutenus et piquants, que les dialogues sont généralement pleins de naturel; tout cela se voit en lisant, et d'ailleurs comme les défauts sont en général au bien moins grand nombre que les qualités dans les ouvrages de

fiction, il est toujours plus facile d'indiquer les premiers que de rendre justice aux seconds.

*Atcha* est une excellente peinture de mœurs arabes. Quant aux scènes de l'Amérique du Nord par J. Tolmer, quiconque aime à avoir une idée des coutumes américaines et des rapports des noirs et des blancs, doit les lire et les méditer. Elles lui offriront l'occasion d'une foule de réflexions utiles sur la position de la race nègre en Amérique, sans compter qu'elles le charment par la manière élégante dont elles sont décrites.

L'*Album* contient encore deux jolies pièces de poésie, l'une par un anonyme et l'autre (l'Hirondelle) par Siméon Péronat. Elles sont suivies de quelques morceaux détachés, et d'un rébus qui nous fait passer tour à tour par le camp, le nid, le feu, l'os et le ratelier, et nous met en présence de deux âmes qui, par leur position, nous apprennent que "quand il n'y a plus de foi au ratelier les âmes ruent." A bon entendeur, salut.

Avant de terminer, nous ne croyons pouvoir mieux faire que de reproduire ici le petit morceau suivant que nous fournit l'*Album*. C'est une Légende Orientale; elle nous apprend ce que vaut la fameuse doctrine de certains gens qui écrient à toute heure du jour: "Les hommes sont égaux!"

Un jour, rapporte la légende, le pacha dit au sultan: Tous les hommes sont égaux devant le prophète. Pourquoi donc as-tu un trône, quand je n'ai qu'un divan; un empire, quand je n'ai qu'une province?—Il se peut que tu aies raison, répondit le sultan; demain tu auras mon trône et mon empire, si tu trouves le moyen de rendre en effet tous les hommes égaux.—Le pacha sortit enchanté, et fit proclamer aussitôt l'égalité de tous les enfants de Mahomet. Mais à sa porte il rencontra un vizir qui lui dit: Pourquoi donc as-tu une province, quand je n'ai qu'une ville; un turban de pierres, quand je n'ai qu'un turban d'or?—Demain, répondit le pacha, tu auras ma province et mes pierres. Et le vizir était dans la joie, quand un capitaine lui dit: Pourquoi donc as-tu une armée, quand je n'ai qu'un bataillon; pourquoi es-tu coiffé d'or, quand je suis coiffé de soie?—Demain, répondit le vizir, tu auras mon armée et mon turban d'or.—Mais un lieutenant dit au capitaine: An nom de l'égalité, il me faut ton bataillon et tes insignes.—Et le cavalier au lieutenant. Je veux ton rang et ta soldé.—Et le fantassin au cavalier: Donne-moi ton cheval et ton sabre, et prends mon fusil qui est trop lourd à porter. Et chacun répondait toujours: Tu les auras demain: car chacun s'était égalé à son supérieur, sans penser qu'il laissait un inférieur derrière lui. Mais comme tous avaient encore un supérieur au-dessus d'eux et qu'aucun n'entendait rester subalterne, ils voulurent s'élever sans cesse au nom de l'égalité.

Si bien qu'une horrible guerre civile s'alluma, et que, faute de pouvoir s'accorder, on s'entre-murait d'un bout à l'autre de l'empire, les vainqueurs se disputant les dépouilles des vaincus, et l'inégalité repaissant toujours après chaque déplacement. Ceux qui survivaient étaient plus acharnés et plus misérables encore que ceux qui avaient péri, lors d'un pauvre esclave, qui avait gardé sa condition sans envier celle des autres, parla ainsi aux sultans détronés, aux pachas dépouillés, aux vizirs sans commandements, aux capitaines sans bataillons, aux cavaliers démontés, et aux fantassins sans armes:

"Chacun de vous se croyait plus heureux que moi, et je suis maintenant plus heureux que vous tous. Savez-vous pourquoi? C'est qu'il y a un prophète plus grand que votre prophète, et qui a dit ceci dans son livre: Le cèdre protège la tête de l'hysope, et l'hysope nourrit la racine du cèdre. Ils ont donc besoin l'un de l'autre, également, et c'est là la véritable égalité. Il y aura toujours des pauvres parmi vous, car le bonheur de l'homme n'est point de ce monde. Bienheureux sont ceux qui pleurent ici bas; ils seront consolés là haut. Malheur à ceux qui prennent un lien de donner aux autres; car il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un mauvais riche d'entrer dans le royaume du ciel. Et ce prophète est mon Dieu," ajouta l'esclave en faisant le signe de la croix.

(Communiqué.)

#### Californie.

La lettre suivante qu'a bien voulu nous communiquer M. l'abbé Chiniqy, ne manquera pas, nous l'espérons, d'intéresser nos lecteurs.

S. Francisco, 23 Février 1850.

Mon cher Frère, Me voilà enfin rendu à S. Francisco, cette ville de prodiges, après une traversée de Panama de 54 jours. Samedi dernier (le 16) nous jetions l'ancre dans la magnifique Baie sur les bords de laquelle la ville est assise. S. Francisco grandit avec une incroyable rapidité. Déjà elle couvre un espace de plus d'une lieue de long sur autant de profondeur.

Ma première pensée en mettant le pied à terre fut de me diriger vers le bureau de Poste pour retirer les lettres que je m'attendais d'y trouver. Quel n'a pas été mon désappointement de n'y rien avoir à mon adresse! Car, combien de fois pendant les longues heures de la traversée, je me consolais dans la pensée qu'à mon arrivée ici, je trouverais une lettre de toi et des nouvelles de ma famille! Mais me voilà cruellement trompé... Si encore je pouvais en recevoir bientôt! mais malheureusement, d'ici au 6 mars, il est inutile d'y songer: car je pars pour les mines le 25, et une fois dans l'intérieur, il ne faut plus y penser... Cependant ce désappointement si grand, l'ait été encore bien d'avantage, si je n'eusse eu la bonne et

heureuse pensée de le mettre à l'instant au pied de la croix de Jésus Christ!

De la poste, je me dirigeai donc vers une chapelle sur laquelle j'apercevais le signe de ralliement pour nous Catholiques: la croix. Mais c'était une chapelle Wesleyenne. Déjà, j'aperçus, au loin, sur le penchant d'une colline une grande croix noire, placée sur une maison. A l'instant je me dirigeai vers elle. C'était l'Eglise, en même temps que l'humble demeure des missionnaires catholiques de S. Francisco. L'entre: un prêtre français était à l'autel, offrant le St. Sacrifice. J'aperçus, dans un confessionnal, un autre prêtre que je reconnais à l'instant. C'était le bon M. Langlois, qui m'avait honoré de son amitié lorsqu'il était professeur au collège de Ste. Anne. Aussitôt la messe finie, je le suivis et l'abordai au moment où il sortait de la chapelle. Il m'en bientôt reconnu, et son bonheur de me revoir semblait égal à celui que j'éprouvais à me jeter entre ses bras. Je montai avec lui dans le petit grenier où il se retire et après lui avoir donné les nouvelles les plus récentes du Canada, je lui remis les lettres qu'on m'avait confiées pour M. Brouillet, qui était parti depuis quelque temps pour l'Orégon. Depuis cette époque je vais le voir deux et trois fois par jour. Il est très occupé en ce moment, car il fait bâtir une église assez considérable à côté de sa chapelle.

Tu seras peut-être surpris que je sois resté si longtemps à Panama. Cela est dû aux mauvaises nouvelles que je reçois au moment où j'allais m'embarquer. Et aujourd'hui, j'en bénis la Providence. Car si je fusse arrivé pendant l'hiver à S. Francisco, n'ayant pas la bourse mieux garnie que je l'avais, il m'aurait fallu travailler à une piastre par jour, et en payer au moins deux de pension, vu qu'il n'y a aucun moyen de travailler aux mines pendant l'hiver. Les villes de la Californie, pendant cette triste saison, se sont trouvées tellement surchargées de population, que le pain y a été vendu à une piastre la livre. Beaucoup de personnes se sont endettées pour vivre, au lieu de ramasser de l'argent comme elles pensaient le faire. Maintenant les gages sont augmentés et l'on paie 5 piastres par jour aux journaliers ordinaires. Mon bon et fidèle compagnon Jean Fortin est à l'ouvrage, depuis notre arrivée, à ce prix. Pour moi, je ne trouve rien de mieux que de monter tout de suite aux mines, et je l'accomplirai avec moi.

Pour bien faire le voyage de New-York à S. Francisco, il ne faut pas moins de 400 piastres et il en faut encore environ 150 de S. Francisco aux mines. Tu vois que je ne serais trouvé bien loin de mes comptes, si la divine Providence n'était venue à mon secours à Panama, en me donnant la chance de trafiquer sur les tickets d'une manière tout à fait avantageuse.—Ici on paie une piastre pour coucher et une piastre pour chaque premier repas qu'on veut prendre dans un hôtel.

J'ai rencontré ici, pour la première fois, des Chinois!—ils se font remarquer par leur sobriété et leurs bonnes mœurs;—ils portent tous le costume de leur pays qui consiste en un petit mantelet avec des pantalons si larges qu'on dirait une jupe; ce qui leur donne un air et un marcher ridicule. Je vois ici des hommes de presque tous les pays du monde; et, ce qu'il y a de piquant dans ce mélange de tant de peuples divers, c'est que chacun conserve le costume, les mœurs et les usages de son pays. Mais, au milieu de cette population si bizarrement composée, on distingue surtout l'industriel et actif américain dont les ateliers et les splendides magasins remplissent déjà la ville.

Les Mexicains se font particulièrement remarquer par les maisons de jeux et de débauches qu'ils tiennent. J'ai vu dans une de ces maisons (il faut dire plutôt dire *palais*) un jeune enfant de neuf ans qui tient une table de jeu en société avec une autre personne, au côté opposé de la table.—C'est cet enfant qui était le principal dans le jeu.—C'est dans ces maisons que tant d'infortunés ont vu, l'autre jour, toute leur fortune s'engloutir! fortune qu'ils avaient pourtant en tant de peine et fatigue à ramasser aux mines! La ruine d'un grand nombre a été tellement complète, qu'il ne leur est pas même resté les moyens de s'en retourner.

Les deux tiers des navires et vaisseaux de toute espèce qui sont dans la rade sont abandonnés, de leurs équipages; ils servent de hangars; quelques uns qu'on a le plus rapprochés de terre sont des *lodging houses*, mais de la pire espèce.

Il est entré, hier, au port, un navire de Sydney, Nouvelle Hollande, ayant à bord 80 passagers. Quelques uns avaient leurs maris, mais les autres n'en ayant pas, s'installaient au plus haut enchérissure: l'amateur qui a la peine de payer le passage de celle qu'il veut avoir pour épouse et le mariage est contracté sans autre cérémonie. J'ai rencontré un jeune Canadien, frère des MM. Beaudry, marchands de Montréal; il fait de bonnes affaires et doit monter en même temps que moi jusqu'à Yuba-City, où il va établir un magasin: c'est un vrai gentil homme; je suis certain qu'il va faire une fortune prompte et brillante. C'est dans son office que j'écris cette lettre.

26 Février.

Ce qui précède était écrit il y a trois jours: mon âme était navrée de tristesse de voir que vous ne m'aviez pas écrit... Ce même jour les malles étaient arrivées de New-York et j'étais un des premiers rendu au bureau. Je passai cinq minutes à attendre inutilement au guichet "No letter at your address," fut tout ce que je puis obtenir. Plus qu'habituellement, je repris le chemin de ma pension.

Ce matin, les préparatifs de mon départ pour les mines étaient faits... j'allais partir.

mais auparavant je voulais encore aller frapper au bureau de la Poste.

Quels n'ont pas été ma surprise et mon bonheur, lorsque quelques minutes après que j'eusse de nouveau donné mon nom, on m'apporta un gros paquet de lettres du Canada à mon adresse! c'était toutes les tiennes, etc., etc.

Avant de terminer, je te dirai que tout le monde est loin de faire fortune ici... Trente Canadiens sont arrivés hier de Panama; malheureusement, ils n'ont pas le sou... Or il n'y a rien de plus triste que d'arriver ici sans argent... Beaucoup croient trouver le pécuniaire, en arrivant, et sont cruellement déçus... J'ai eu hier occasion de voir congédier de pauvres journaliers engagés à la Corporation, faute par elle de moyennes de les payer.

Le bois, qui valait l'été dernier de 300 à 350 piastres les 1000 pieds, ne vaut aujourd'hui que 75 piastres: juge s'il y en a qui vont se trouver ruinés par leurs spéculations.

J'ai demeuré à Panama dans la même pension qu'un jeune et bien estimé médecin, le Dr. Duguay, qui t'a donné ses soins à Ste. Martine: Il est mort dans la traversée de Panama à S. Francisco: sa mort a causé une indicible tristesse parmi les 20 et quelques passagers Canadiens qui étaient avec lui sur le navire *Charles-Town*.

Adieu, adieu, cher frère. Je pris à l'instant pour les miens.

Ton frère,

ACHILLE CHINIQUY.

S. Francisco-Californie, 26 Février 1850.

Nous reproduirons mardi l'article sur les puits artésiens dans l'Amérique du Nord.

#### Nouvelles et Faits Divers.

Voici le recensement de la cité de Montréal, pour 1850 comparé avec celui de 1844:

	1844	1850
Natifs d'Angleterre.	3,161	2,666
Natifs d'Irlande.	9,595	100,00
Natifs d'Ecosse.	2,712	2,383
Natifs du Canada (Français)	19,041	21,300
Natifs du Canada (Anglais)	8,883	10,465
Natifs de différents autres endroits	212	749
Natifs des Etats-Unis.	701	637
	44,255	45,207

LE DR. WEBSTER.—Les avis sont toujours fort partagés sur la question de savoir si la sentence capitale sera ou non exécutée. Des pétitions en faveur du condamné circulent à New-York et à Philadelphie, ce dont les journaux de Boston montrent un vif étonnement. C'est en effet, selon toute apparence, la première fois que la population d'un Etat s'efforce d'intervenir dans un acte qui regarde exclusivement la justice d'un autre Etat. La pétition de New-York, dont nous avons eu le texte sous les yeux, a peut-être le tort d'exprimer des doutes sur la valeur du verdict. Quelles que soient les objections qu'on y puisse faire, il ne faut point perdre de vue que, désormais, ce n'est plus un jugement qu'on réclame, c'est une grâce que l'on implore.

—Armellini. (l'un des Triumvirs) depuis la chute de la république Romaine, dont il était un des soutiens principaux, est réfugié à Liège en Belgique. Un jour il rencontre deux petits gargonnet qui se battaient: il s'arrête, s'informe du sujet de la querelle, et apprend que l'un d'eux avait perdu un sou et ne voulait pas le payer, il tire un franc de sa poche et leur donne à condition qu'ils feront la paix. Le petit bon-homme considère d'abord avec stupéfaction ce qu'il voit, puis, se ravisant: "N'êtes-vous pas, dit-il, ce monsieur italien arrivé dernièrement?—Oui, c'est bien moi.—Oh! alors, rendez-vous vingt sous; nous ne voulons pas d'argent volé au Pape!"

REVOLUTION AU PEROU.—Une lettre écrite à Guayaquil par un négociant américain, sous la date du 4 mars, contient ce qui suit.

"Je vous informe avec regret qu'une révolution a éclaté ici le 20 février. Elle est presqu'exclusivement militaire. Don Diego Novoa a été nommé hier chef suprême, et l'ordre est observé jusqu'ici. Comme nos communications avec Quito sont interrompues, et que les principaux citoyens sont opposés au mouvement, il est impossible de dire combien de temps durer cet état de choses, ni quelle tournure prendront les événements."

UN NOUVEL OBSERVATOIRE.—New-York veut en tout garder la supériorité sur les autres villes de l'Union. Washington et Cincinnati ont un observatoire, New-York tient aussi à en avoir un; mais comme il serait difficile de trouver dans son enceinte une position assez isolée, assez à l'abri du tumulte et de la poussière, pour que la science pût s'y livrer sans distraction et sans obstacle à ses travaux, c'est à Brooklyn que sera fondé l'observatoire. Brooklyn n'est-ce pas toujours New-York? L'entreprise est en bon train: une société est organisée sous le titre de "Société Astronomique;" elle a son président, son conseil et ses secrétaires; elle a déjà recueilli des souscriptions assez considérables. Elle compte sur le concours actif du professeur Mitchell, de l'observatoire de Cincinnati, elle veut avoir les instruments les plus beaux et les plus parfaits; elle ne regardera pas un prix. L'observatoire de Brooklyn veut tenir une place honorable dans le monde scientifique.

—Il vient d'être fondé à Londres une espèce de *Club Colonial*. On obtiendra aux salles du *Club* des informations de tous les points de l'empire britannique par l'entremise d'agents, par les journaux de chaque colonie, par les livres, documents, publications, rapports, cartes, mappemondes, etc. On devient souscripteur moyennant une livre sterling par an.

—Une dame avait promis à sa servante cinq dollars à l'occasion de son prochain mariage.

Cette fille épousa un homme peu avantagé de la taille, et la dame en voyant ne put dissimuler sa surprise: "Quel petit homme vous amèze là, lui dit-elle!"—"Tiens, maîtresse," s'écria la première, "mais que pouvez-vous prétendre pour cinq piastres?"

LE DOYEN DES CHÊNES DE FRANCE.—On désigne comme le doyen des chênes de France un arbre situé dans un bois communal de l'arrondissement de Neuchâteau (Vosges), près la forteresse Lorraine de la Mothe, que Mazarin fit démolir. Son corps a 8 mètres d'élévation sous branches et 6 mètres 42 centimètres de circonférence à 1 mètre de terre. Il a cinq branches qui ont de 1 mètre 50 de circonférence à 2 mètres. Ce chêne a 40 mètres de bois, évalués, suivant le cours du jour, à 1,230 fr. D'après les indications fournies par les tables forestières, il serait âgé d'environ 650 ans. Il aurait ainsi été planté à la fin du douzième siècle.

#### MARCHÉ BONSECOURS.

Samedi, 6 Avril 1850.

#### PRIX DES DENRÉES.

	5.	d.	5.	d.
Blé par minot.	4	0	4	50
Avoine par minot.	0	0	4	18
Orge do do.	2	0	4	23
Pois do do.	2	9	0	00
Blé Sarrazin do.	1	8	0	20
Seigle do do.	2	3	0	26
Graines de Lin par minot.	4	0	4	53
Patates do do.	1	8	0	20
Fèves d'Amérique par minot.	4	0	4	50
do du Canada do do.	6	0	4	68
Miel par livre.	0	4	0	05
Beurre do do.	0	2	0	05
Mouton par quartier.	2	0	4	50
Agneau do do.	1	0	4	26
Veau do do.	2	6	0	10
Lard par livre.	0	3	4	04
Beurre frais par livre.	0	9	4	01
do salé do do.	0	6	4	07
Fromage do do.	0	4	0	05
Saindoux do do.	0	6	0	06
Sucre d'étable do do.	0	3	4	04
Café par douz.	0	61	4	07
Indes (vieux) par couple.	0	0	4	73
Indes (jeunes) do do.	3	9	4	50
Oies do do.	3	0	4	50
Canards do do.	1	8	4	26
Poulets do do.	2	6	4	30
Poulets do do.	1	0	4	20
Pendrix do do.	0	0	4	00
Pigeons do do.	0	71	4	00
Pommes par quart.	10	0	4	20
Oignons par minot.	3	9	4	50
Farine par quintal.	9	0	4	96
do d'Avoine do.	7	0	4	80
Beuf par 100 livres.	17	6	4	25
Lard frais, do.	22	6	4	27

#### NAISSANCE.

En cette ville, le 11, la Dame de M. J. R. Giroux, à mis au monde une fille.  
A Terrebonne, le 15 la Dame de l'hon. Joseph Ovide Turgeon, à mis au monde un fils.

#### DÉCÈS.

—Le 17, à 10 heures du soir, Marie-Corine Henriette enfant de Romuald Chénier, Ecr., Avocat, âgée de 3 ans et demi.

## A VIS.

UN INSTITUTEUR bien qualifié pour tenir une école supérieure, en Français, demande une situation qu'il pourrait remplir immédiatement à des conditions très faciles. S'adresser au bureau des *Mélanges Religieux* ou à l'Évêché de Montréal.  
Montréal, le 19 avril 1850.

#### AVIS.

ON recevra d'ici au 15 mai prochain, au Presbytère du Sault-au-Récollet, des propositions pour une allonge, un portail et deux toits à faire à l'église de la dite Paroisse. Les devis et conditions seront expliqués en lieu susdit. Toutes lettres devront être envoyées, franc de port.  
Sault-au-Récollet, 19 Avril, 1850.

#### LE MOIS DE MAI.

Le soussigné vient d'imprimer une superbe 1<sup>re</sup> édition du MOIS DE MARIE. Cette édition est augmentée du Chemin de la Croix, d'un acte de consécration et de plusieurs Salutations à la Ste. Vierge; elle est préférable sous tous les rapports à toutes celles publiées jusqu'ici en Canada, et ne se vend que le même prix.

J.-Bte. ROLLAND.

Montréal, N° 24, rue St. Vincent.  
19 avril.

#### MOIS DE MARIE.

NOUVELLE édition, augmentée des PRIÈRES DE LA MESSE, VÊPRES DES DIMANCHES, CHEMIN DE LA CROIX, ETC., ETC., avec jolie reliure.

Prix 7s. 6d. la douzaine.

A vendre chez  
Montréal, { E. R. FABRE et Cie.  
2 Avril 1850. } Rue St. Vincent N. 8.

#### ARBRES FRUITIERS, ETC.

VENTE PAR ENCAN D'UN CHOIX D'ARBRES FRUITIERS, D'ARBRES À FRUITS ET À FLEURS, ETC., ETC.

Le Soussigné agent pour JAMES DOUGALL, écr. propriétaire du

ROSE BANK NURSERY, offrira à l'Encan dans ses appartements, jeudi le DEUXIÈME MAI prochain.—Une collection choisie de POMIERS, POIRIERS, CÉRISIERS, VIGNES, FRAMBOISIERS, FRASIERIERS et ARBRES À FLEURS, tous propres au Climat du Bas-Canada.

Ces Arbres, etc. étant arrachés et imprimés, avec soin, avant la végétation, et conservés jusqu'au temps de la vente, seront dans le meilleur état possible pour végéter, dès qu'ils seront plantés, ce qui peut se faire en tout temps avant la mi-mai.

Nous espérons que des Catalogues descriptifs, et enseignant la manière de les planter et de les cultiver, seront prêts une semaine avant la vente.

Les personnes éloignées qui donneront leurs ordres, en remettant le prix probable au créancier, peuvent être assurés qu'on portera autant d'attention à leurs intérêts que si elles étaient présentes. Cependant, elles doivent donner des informations particulières pour le transport de ces Plantes.

CONDITIONS.—ARGENT COMPTANT.

13- La Vente aura lieu à DIX HEURES avant midi.

JOHN LEEMING.